

12483

CAMILLE VALLAUX

Les Landes d'Arrée

Articles publiés dans la *Dépêche de Brest*

23 et 28 Mars 1942



Discours prononcé

A LA FÊTE D'INAUGURATION
DE LA COMMUNE DE SAINT-RIVOAL

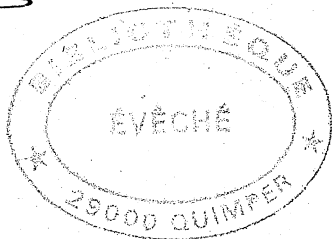
20 Septembre 1925

FB

914.

41

VAL



LES LANDES D'ARRÉE

IL y a un siècle et demi, aux yeux attristés de l'agronome anglais Arthur Young, qui parcourait la Bretagne, le pays presque entier semblait une friche de landes, de rocs et de marais. Cinquante ans plus tard, dans le seul département du Finistère, les landes occupaient encore près de la moitié du territoire. Aujourd'hui, la proportion est réduite au sixième à peine. La terre bretonne presque entière s'est humanisée en s'adaptant à la culture ou à la pâture cultivée, derrière les murs de terre de ses fossés et les têtards de ses chênes.

Cependant la lande, battue en brèche, ne périra pas tout entière. Il y a des zones où la topographie, la nature du sol et le climat la maintiennent et la maintiendront contre tous les efforts humains. Au reste, ces efforts, mieux éclairés, ne contestent plus guère à la lande le domaine qui doit demeurer le sien. Tel est le cas pour la Montagne d'Arrée, dont les chicots dentelés (*Créach*) et les buttes campaniformes (*Menez*) se succèdent ou alternent sur une ligne presque rigide d'une soixantaine de kilomètres, de la forêt du Cranou à la forêt de Beffou, avec resserrement au centre, et, aux deux extrémités, épanouissement en éventail.

Entre deux sylves, l'une domaniale, fort belle, l'autre particulière, moins belle, mais toutes deux



Église catholique
en Finistère

Document numérisé en 2019

séduisantes avec leurs pentes accentuées et leurs retraites d'ombre, domaine des chevreuils et des sangliers après avoir été celui des loups, se déroulent les landes d'Arrée.

À l'ouest, aux abords des belles terres qui entourent la rade de Brest, la lande d'Arrée surgit, compacte, généralement grise et terne, avec ses affleurements de rochers et de pierrailles, au nord de la forêt du Cranou et à l'est de la route de Hanvec à Sizun. Le contraste est vif. Les habitations s'égrènent. Les cultures disparaissent. Les chemins eux-mêmes, il y a une vingtaine d'années, se terminaient tous en impasse, continués seulement, entre les touffes d'ajonc, par des sentiers de lande ou par des rampes de dalles qui escaladent les *Créach* et les *Menez*. Chemins muletiers, presque des chemins de montagne. Au reste, pour le paysan breton, ce dos de la Bretagne, *Kein Breiz*, est une montagne. L'altitude médiocre n'y fait rien. Le climat, vent, pluie et brouillard souvent glacé, et la dureté du sol font tout.

Ces grandes landes de Quélennec, parfois couvertes de neige en hiver, ces landes où des paysans égarés dans la tourmente sont morts de froid, je les ai parcourues d'ouest en est avant la construction de la route de rocade d'Arrée, la route du Faou à Guerlesquin qui, par Saint-Rivoal, La Feuillée et Berrien, suit les pentes et les crêtes de la montagne.

Je me dirigeais, un jour de printemps, sur un point qui, à l'est, surmontait la lande et donnait un repère continu : le sommet arrondi du Mont Saint Michel de Brasparts, dont la vieille chapelle, la Chapelle des Bergers, occupe le plus haut point de la Bretagne; même pas quatre cents mètres au-dessus de la mer.

J'avais pour point de départ une école de hameau au bord d'un ruisseau entre les rochers dans un site mélancolique à l'extrême : l'école de Penn-ar-Hoat (*Chef du Bois*), qui dépend de Hanvec et que

les instituteurs du Finistère regardaient comme un purgatoire où on les envoyait expier leurs péchés. Tout de suite après, la solitude, la friche, la lande touffue, le silence.

La lande était terne et grise ce jour-là. Elle n'est pas toujours ainsi. Selon les saisons, elle se pare d'éclatantes couleurs : la symphonie jaune des fleurs d'ajonc ou la symphonie rose des bruyères. Mais cette brillante parure ne dure jamais très longtemps. Car la lande est exploitée et utilisée, malgré son apparente solitude. L'ajonc est toujours « la luzerne du pays ».

Autrefois, l'exploitation a été tentée d'une autre manière. Les moines de Daoulas, dont le cloître élégant rehausse encore la beauté de ce coin si riant de la rade de Brest, ont étendu leur emprise loin sur les landes d'Arrée. Un aveu de 1699 dit que leur domaine allait jusqu'à la Roche aux Loups (*Roc'h ar Bleiz*), au-dessus du vallon de Saint-Rivoal.

À Saint-Rivoal, la lande se creuse, burinée par les ruisseaux qui descendent vers l'Aulne et vers la rade. Une croisée de vallons profonds fait des rubans de terres fraîches et fertiles où s'est établi, comme dans une oasis, le village de Saint-Rivoal.

Saint-Rivoal était autrefois, au point de vue religieux, une *trêve* de la paroisse de Brasparts, et au point de vue civil, une section de cette même commune. Le village batailla longtemps pour conquérir son autonomie communale; je l'ai aidé, en 1925, à obtenir satisfaction. Ainsi est née une nouvelle commune française, petite, mais si originale et si personnelle par son cadre de rocs et de landes! Quel que soit le chemin que l'on prend en quittant Saint-Rivoal, c'est la montée, et tout de suite la solitude encadrée par les dalles bleues à veines blanches des schistes d'Arrée, les schistes et quartzites de Plougastel, comme les a appelés Charles Barrois : car les rochers de Plougastel et ceux-là sont identiques. Seulement, ceux de Plougastel jallissent au milieu des bois, des parcs, des jardins

et des cultures, tandis que ceux d'Arrée n'ont autour d'eux que la lande.

La lande d'Arrée s'élève à l'est de Saint-Rivoal. Les affleurements de roches disparaissent à peu près. De longs moutonnements herbeux, où se trouvent encore des communaux de villages, conduisent aux grands *Menez* : le mont de Cronon ou Mont Saint-Michel-de-Brasparts avec sa chapelle, la lande de Tussen (*Toussaines*) ou Menez Cador. De l'un et de l'autre, un horizon immense se découvre tout d'un coup à l'est et au nord.

Arrêtons-nous au moins une heure à la chapelle du mont Saint-Michel, la chapelle des Bergers, point culminant de la Bretagne. Là vint Cambry en l'an III de la République, en compagnie de Guyomar, municipal de La Feuillée. Celui-ci ne songeait qu'à chasser le lapin. Cambry, lui, pensait à autre chose. Il regardait à ses pieds la vaste étendue des marais d'origine de l'Elez, *Yeün Elez*, lieu d'élection des légendes bretonnes et des histoires terrifiantes racontées à la veillée; plus loin, les moutonnements granitiques du Huelgoat, jusqu'aux lointains bleuâtres d'automne; plus loin, à droite, le profil accidenté de la Montagne Noire; plus près, à gauche, les sommets dentelés des « Créach » et des « Menez » qui continuent jusqu'aux rochers du Cragou les landes d'Arrée; entre tous, le Roc'h Trévèzel l'emporte par sa masse; il mérite, plus que le mont Saint-Michel et Tussen, d'être regardé comme le centre des landes d'Arrée.

Le pays qui s'offrait, tout proche, aux yeux de Cambry, était, la veille encore, pour une très grande part, la propriété de la commanderie de l'ordre de Malte établie au bourg de La Feuillée. Car toutes ces landes d'Arrée, où la féodalité laïque ne s'implanta jamais, ont vu, d'ouest en est, une grande extension des biens ecclésiastiques. A l'ouest, nous l'avons dit, c'était l'abbaye de Daoulas; au centre, la commanderie de Malte, dont quelques bâtiments subsistent à La Feuillée; à l'est, l'abbaye du Relec,

qui nous montre encore, en Plounéour-Ménez, ses murailles de forteresse au bord d'un étang et non loin des rampes de l'Arrée. Les domaines du Relec, mêlés à ceux de Malte, allaient jusqu'à *Oultellé*, c'est-à-dire au delà de l'Elez, au pied du mont qui porte la Chapelle des Bergers.

La Chapelle des Bergers avait été consacrée en 1677, le jour de la Saint-Michel, pour les pâtres des troupeaux de moutons alors nombreux sur les terres « *vaines et vagues* » des landes d'Arrée. Chaque année, le pardon de Saint-Michel réunissait les bergers autour de leur chapelle. En 1792, les terres furent partagées, après l'expulsion des ordres religieux, en propriétés individuelles et en communaux de village. Mais les troupeaux de moutons continuèrent longtemps encore à peupler la lande. Avec eux, leurs pâtres et leurs chiens, il y avait aussi des loups, bagués non seulement à la Roche aux Loups (*Roc'h ar Bleiz*), mais sur bien d'autres points. C'est trois quarts de siècle après que pâtres, chiens, moutons et loups disparurent ensemble, lorsque l'élevage du gros bétail remplaça celui du mouton. Les vieux de La Feuillée ont pu me parler des loups du temps de leur jeunesse. Dans le rigoureux hiver 1894-1895, une harde de loups, poussée par la faim, sortit encore de la forêt de Beffou, à l'extrémité orientale des landes d'Arrée. C'est la dernière dont j'ai entendu parler. Les lieutenants de loupeterie ont survécu longtemps aux loups disparus. Cela n'étonnera personne.

Ce que Cambry ne voyait pas, et ce que nous voyons maintenant, ce sont les essais de mise en valeur agricole qui montent sur certains points à l'assaut des landes d'Arrée. Un de ces essais m'a paru bien remarquable, il y a trente ans; c'est l'exploitation de *Pen-yun-ar-poul*, à la base du mont Saint-Michel. Il y avait là un vieux paysan de Pleyben qui réussit en peu d'années à transformer en bons sols de culture et de prairie une trentaine d'hectares à la lisière des marais. Pour ce brave

homme, âgé de soixante-dix ans, je réussis à obtenir le Mérite agricole, décoration alors persiflée. Je n'ai jamais vu un homme plus heureux.

A quatre kilomètres au nord du mont Saint-Michel, à la base du Roc Trévél, il y a une sorte d'ensellement ou de col des landes d'Arrée qui malgré la raideur des pentes, permet un passage relativement aisé du versant de Communa à celui de La Feuillée. C'est aussi une limite de pays, d'habitudes et de mœurs. Communa, qui est si près des landes d'Arrée, leur demeure tout à fait étranger. La Feuillée, dont le bourg est beaucoup plus loin de la crête, demeure entièrement comme Saint-Rivoal, comme Botmeur, comme Berrien, une commune d'Arrée.

Le col du Roc Trévél est un lieu de passage séculaire. Là se croisaient les vieux sentiers de montagne, les sentiers de la crête comme les sentiers traversiers. Là ont passé pendant quelques années les trains du tortillard de Plouescat à Rosporden, victimes des autocars qui en peu de temps les ont rendus inutiles. La ligne est demeurée quelque temps déserte. Aujourd'hui, les rails sont déposés partout, les bâtiments et les terrains sont vendus. On ne s'était pas mis en frais pour cette voie-là. On s'était contenté d'égratigner la lande d'Arrée au moyen d'une tranchée de deux mètres de creux. Aussi les pentes étaient très fortes. La petite locomotive soufflait d'ahan pour mener à la crête ses deux ou trois wagons. Elle est restée plus d'une fois en panne.

C'est le type *Créach* qui l'emporte décidément, à partir du Roc Trévél, jusqu'aux rochers du Cragou : ce sont donc des chicots de pierrailles au sommet, avec des pentes d'une belle harmonie de lignes vers les villages et les terres de labour de leurs bases. Mais les crêtes s'abaissent. Les rochers du Cragou, où les pierrailles s'amoncellent en énormes blocs, sont à une centaine de mètres au-dessous du Roc Trévél. Cependant, le Cragou conserve grand air, car il domine les marais et la vallée très

creusée d'un affluent de l'Aulne qui traverse les landes d'Arrée et ouvre un nouveau passage, celui où a été tracée la voie ferrée à rail de 1 mètre, toujours active, qui va de Morlaix à Carhaix.

J'ai souvenir d'un déjeuner au Cragou, un matin de printemps, en compagnie de mon vieil ami Grall, directeur de l'école de La Feuillée. Nous suivions à la jumelle le petit train qui fait presque un demi-cercle autour du Cragou. Matinée de paix heureuse, embellie par le jaune d'or de la lande, adoucie, sous le soleil, par les effluves océaniques et l'air léger de la pointe de Bretagne; souvenirs qui aident à supporter toutes les tristesses.

A l'est du Cragou, les *Menez* et les *Créach* continuent pendant une vingtaine de kilomètres encore, mais les caractères propres aux landes d'Arrée s'effacent peu à peu. Schistes et quartzites disparaissent bientôt sous les granites. Terres *fraîches et fertiles*, comme disent les forestiers. Aussi la forêt reparait. Elle fait l'encadrement de l'Arrée à l'est, comme le Cranou le fait à l'ouest : forêt de Beffou d'abord; ensuite les deux sylvies accidentées qui portent à l'occident le poétique nom de *Coat an Noz* (Bois de la Nuit), et à l'orient celui de *Coat an Dé* (Bois du Jour).

Camille VALLAUX.

DISCOURS DE M. CAMILLE VALLAUX

à la fête d'inauguration de la Commune de Saint-Rivoal

20 Septembre 1925

Citoyens de Saint-Rivoal,

Je suis heureux de me trouver au milieu de vous, ce jour où vous fêtez votre autonomie communale enfin conquise. C'est pour moi une occasion de vous redire mon estime pour votre laborieux effort, à vous les pionniers de la rude, de la sévère, mais si attrayante montagne d'Arrée.

Saint-Rivoal tout entier est une commune de montagne, comme Botmeur, Brennilis. La Feuillée, Berrien et Scrignac.

Que de légendes stupides ont couru sur votre compte, montagnards de l'Arrée! On vous a représentés comme des sauvages perdus au fond des landes, accablés par un destin sans espoir et plongés dans une morne tristesse. Ceux qui parlaient ainsi ne vous connaissaient pas. Ils ne connaissaient pas davantage votre magnifique pays, un des joyaux de la Bretagne. Il n'y a pas de population plus gaie, plus ouverte et moins réfractaire au progrès que la vôtre.

Un excellent observateur, Cambry, qui parcourait la Montagne d'Arrée il y a cent ans, aux premiers jours de la République que vos ancêtres saluaient avec enthousiasme, notait déjà, déjà, non sans surprise, que les gens de l'Arrée étaient plus causeurs et plus accueillants que les gens de la plaine. Il en trouvait la raison dans leurs professions noma-

des de *pillaouer*, de maquignons et de coureurs de foire, qui les obligeaient à courir le monde. Il y a du vrai dans cette explication. Mais il faut aussi tenir compte des caractères particuliers à votre race. Il y a eu autrefois des loups dans la Montagne. Pourtant, elle n'a jamais été un pays de loups.

Cette sociabilité et cette curiosité qui sont en vous ont contribué à faire de vous, Bretons du cœur de la Bretagne, d'excellents Français. La langue française, sans faire aucun tort à la langue des ancêtres, s'est de bonne heure répandue dans vos vallées. Elle s'y est enracinée plus aisément que dans certains cantons des plaines.

Ce n'est pas chez vous qu'il faudrait chercher des adeptes pour je ne sais quel séparatisme. Vous ne séparez point le patriotisme français du patriotisme breton. L'un ne fait pas tort à l'autre. A peine votre commune est-elle née, et déjà il y a chez vous le monument des morts de la grande guerre.

Un grand Breton, qui fut un de mes amis les plus chers et dont vous avez entendu parler, l'amiral Réveillère, écrivait un jour : « En dépit de tous les attardés, la Bretagne est bien française jusqu'aux moelles. »

Vous êtes de très bons Bretons, et pourtant dans quelque partie de la France que vous appelle votre humeur demeurée voyageuse, vous vous sentez sur votre terre. Et réciproquement, quand on est chez vous, on se sent en France.

Pour moi, Français des bords de la Loire, je me trouve ici chez moi. Je considère la Bretagne, tout autant que mon pays natal, comme la terre de mes ancêtres. C'est dans votre Bretagne, qui est aussi la mienne, que je compte passer mes derniers jours.

Je lève mon verre à la prospérité de Saint-Rivoal et de toute la Montagne d'Arrée.